

Livres

Numéro 784, mai-juin 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (784), 45–48.

Ces valeurs dont on parle si peu

Essai sur l'état des mœurs au Québec

JACQUES GRAND'MAISON
Montréal, Carte blanche, 2015, 131 p.

Dans son numéro de février 2000, *Relations* publiait une longue entrevue que j'avais réalisée avec Jacques Grand'Maison, qui avait presque saveur de testament, car il était alors très malade et on craignait pour sa vie. Quinze ans plus tard, celui-ci nous livre son véritable testament dans cet essai puisque, de son propre aveu, il arrive au bout de sa route cancéreuse.

L'homme et le prêtre n'ont pas changé. Ils continuent d'être profondément unifiés dans leur souci de contribuer à construire un Québec héritier du meilleur de son histoire. Comme le travailleur acharné et le citoyen engagé qu'il a toujours été, Grand'Maison ne

peut se résoudre à nous quitter sans nous rappeler, une dernière fois, ses convictions profondes, ses inquiétudes et son espérance face à notre société. Ce livre est, pour lui, son ultime contribution à ce Québec qu'il a tant aimé.

Sociologue, théologien et incontestablement l'un de nos grands intellectuels québécois (il a écrit près de 50 livres et fait d'innombrables interventions publiques), Jacques Grand'Maison est fondamentalement un ouvrier de la pensée, un homme de terrain. Il puise sa matière dans sa société et les hommes et femmes qu'il côtoie; il confronte sa pensée avec l'action (y compris dans l'expérience d'autogestion ouvrière de Tricofil, à la fin des années 1970); et il cherche à réfléchir et à tirer le sens de l'évolution du Québec (entre autres à travers une recherche-action sur les générations qui débouchera sur une série de six volumes publiés entre 1992 et 1995).

Mais l'auteur est aussi un prophète dérangeant, tant pour sa société que pour son Église. Il dit honnêtement ce qu'il voit et ce qu'il croit, sans se soucier de popularité. Les titres suivants l'attestent: *Crise de prophétisme* (1965), *L'école enfirouillée* (1978), *Quand le jugement fout le camp* (1999) et *Questions interdites sur le Québec contemporain* (2003), sous-titré à sa manière, avec une pointe d'humour et d'autodérision: *Petit manifeste d'un réac progressiste-conservateur anti-postmoderniste*.

Son dernier livre prolonge ce sillon qu'il trace avec respect mais persévérance: «À quoi bon cette petite merveille du téléphone intelligent, si l'intelligence tout court est superficielle? De même, à quoi bon la ville intelligente et le précieux GPS, s'il y manque une petite boussole intérieure pour bien orienter le sens de la vie?»

Ces questions, qui ouvrent l'avant-propos du livre, disent bien la préoccupation de Grand'Maison. Au moment de partir, il s'inquiète de la légèreté avec laquelle le Québec semble oublier ses racines et se priver des richesses de son héritage culturel. Pour lui, aucune société forte ne peut se construire en dehors de certaines valeurs essentielles que sont l'appartenance, la durée, le sens de la limite, l'autorité, la profondeur, l'éducation et le jugement.

Prêtre enraciné dans sa région de Saint-Jérôme, l'auteur s'est toujours préoccupé d'une «foi ensouchée dans ce pays» (titre d'un autre de ses livres publié en 1979). C'est au nom de cet effort d'inculturation (c'est-à-dire d'une foi vraiment «parlante») pour les gens et la culture d'une société donnée qu'il ne cesse de questionner son Église, mais aussi de réfléchir sur les conditions d'un christianisme qui puisse être audible et recevable par la société québécoise sécularisée – ses deux plus récents livres portent d'ailleurs sur ce sujet: *Pour un nouvel humanisme* (2007) et *Société laïque et christianisme* (2010).

Son testament, fait de 19 courts chapitres (sauf celui sur la famille, clairement tiré de travaux précédents), reprend le matériel d'abord publié sous forme de chroniques bimensuelles dans le journal de sa région au printemps 2015. Il ne résume clairement pas la richesse et la profondeur de sa contribution intellectuelle à l'histoire du Québec. Mais il nous rappelle une fois encore, avec l'insistance

et la sagesse attendries d'un grand-père sur son départ, ses inquiétudes pour nous et notre avenir («ce qui me turlupine le plus, c'est la superficialité»). Ce qui ne l'empêche pas de vouloir, comme Bernanos, «défoncer le désespoir avec une foi et une espérance têtues». Bel héritage pour un éducateur qui aura consacré ses 84 ans «à la transmission des valeurs». Pour cela, merci Jacques Grand'Maison.

Dominique Boisvert

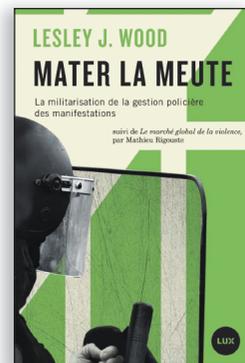
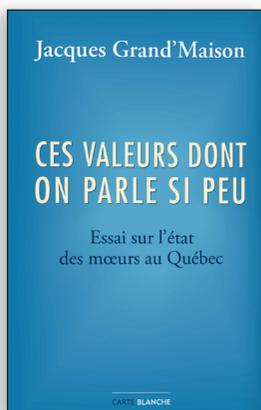
Mater la meute

La militarisation de la gestion policière des manifestations

LESLEY J. WOOD
Montréal, Lux, 2015, 320 p.

Le titre de ce livre renvoie au contexte historique qui est à son origine. Celui-ci débute en effet par la description d'une expérience militante vécue par l'auteure, professeure de sociologie à l'Université York de Toronto: la répression des manifestations contre le G20 à Toronto en 2010. Le ton est donné. D'un côté, il sera question de la recrudescence des activités militantes ayant comme trait commun une culture organisationnelle de non-collaboration avec les «forces de l'ordre» et, de l'autre, des corps policiers qui intègrent toujours davantage d'armes «sublétales» (non létales) à leur arsenal (gaz lacrymogène, poivre de Cayenne, pistolets Taser, etc.) pour «gérer» des foules qu'ils considèrent comme hostiles.

Pourtant, l'intérêt du livre n'est pas de nous faire le récit de l'animosité grandissante qui caractérise les relations entre manifestants et policiers. La thèse centrale est la recomposition de la répression policière face aux mouvements contestataires, devant la montée des inégalités, de l'aus-térité, des désastres environnementaux, etc. L'auteure décrit et analyse comment, à l'ère de la globalisation néolibérale, la police revoit ses stratégies de gestion des



manifestations ; comment la militarisation de ses stratégies devient la norme ; et comment, finalement, cette militarisation révèle la position « morale » adoptée par la police dans ses choix stratégiques, lorsqu'elle choisit de réprimer ou d'encadrer, par exemple, et lorsqu'elle distingue entre « bons » et « mauvais » manifestants.

À l'aide de documents et de témoignages issus de l'intérieur du monde policier, ce livre nous donne certaines clés pour comprendre comment la police elle-même est travaillée de l'intérieur par le néolibéralisme et comment les réformes effectuées dans ses modes d'organisation en viennent à influencer ses stratégies de gestion des manifestations.

Ce que Wood réussit à faire, c'est nous montrer le chemin qu'a suivi, dans le domaine policier, l'avancée de la rationalité managériale propre au néolibéralisme. Celle-ci se manifeste, entre autres, par l'aseptisation de pratiques répressives critiquables et critiquées sous prétexte que ces dernières sont associées aux « meilleures pratiques ». Ainsi, ces « meilleures pratiques » en viennent à normaliser des tactiques offensives à l'endroit de manifestants qui sont décrits et perçus par les policiers comme des menaces qu'il faut neutraliser ; il devient donc normal d'adopter à leur endroit des stratégies qui, dans un autre contexte, seraient considérées comme abusives.

Qu'il s'agisse de la normalisation du recours aux armes sublétales, des arrestations de masse ou encore de l'infiltration d'agents au sein de groupes militants, le constat de l'auteure est le même : l'action policière des dernières années, en Amérique du Nord, vise toujours, d'une part, à réduire les possibilités concrètes de manifester son opposition radicale à l'ordre établi et, d'autre part, à criminaliser ceux et celles qui s'y risquent.

Le texte, bien que clair et précis, a le défaut de l'écriture académique. Le souci de précision des expressions mène parfois à certaines redites et la volonté d'exposer la démarche de recherche gâche un peu le plaisir de la lecture. Par ailleurs, il aurait été pertinent, au début du livre, de mieux démontrer le lien entre les réformes organisationnelles en cours dans l'appareil policier et celles, plus larges, qui ont lieu au sein de l'État et des services publics.

La pertinence du propos n'en aurait été que plus forte.

Ces quelques critiques n'enlèvent rien à l'importance de ce livre qui contribue à nous donner une meilleure compréhension des mutations de l'action policière des dernières années.

Philippe Hurteau

Chroniques d'une musulmane indignée

ASMAA IBNOUZHAR
Montréal, Fides, 2015, 367 p.

« J'envoie ces pages comme une invitation à ouvrir un dialogue serein, généreux et empathique avec toutes celles et tous ceux qui sont soucieux-ses de la justice et de la paix sociales » (p. 365). S'il y a un cri du cœur dans ce livre, c'est bien celui-là !



Asmaa Ibnouzhahar, Québécoise d'origine marocaine et de religion musulmane, est indignée : indignée par le sort réservé à chaque musulman et musulmane qu'on investit de la responsabilité de tout acte condamnable commis par des coreligionnaires ; indignée de l'islamophobie latente ou virulente et de la méconnaissance de l'islam et de sa complexité, faite de richesses et d'égarements historiques comme le sont d'autres religions ; indignée de l'absence d'objectivité et d'esprit critique face aux enjeux sociopolitiques. Elle s'indigne aussi devant une posture néocoloniale occidentale qui prétend déterminer les modalités de l'émancipation des musulmanes, jugées soumises et dominées. Sans oublier les cloisons idéologiques qui déforment la réalité et la hantise du reli-

gieux incitant à privilégier une laïcité fermée, faisant fi de la valeur de l'expérience spirituelle authentique et tendant à confiner au privé l'exercice du droit à la liberté religieuse et à son expression. D'où la question : « Qu'est-ce qui nous pousse à accorder autant de tribunes à des voix qui divisent et qui traînent dans leur sillage peur, rejet et opportunisme politique ? » (p. 222).

Mûrement réfléchi, ce livre relate le parcours d'immigrante de l'auteure au Québec, son engagement citoyen et humanitaire dans plus d'une quinzaine de pays, d'où sa compréhension intime « de la géopolitique, de la manipulation de l'islam et de l'oppression des femmes » (p. 91). Loin d'être une façon de se mettre en valeur, l'approche autobiographique des cinq premières parties témoigne des exigences de l'intégration, des tensions ressenties entre l'héritage culturel d'origine et celui de la société d'accueil qui attire et rebute à la fois. Le retour sur son expérience alimente notre compréhension des analyses sociologiques, culturelles, théologiques et politiques proposées surtout dans la sixième partie du livre.

Soucieuse de contribuer aux débats de société, l'auteure commente la controverse entourant Tariq Ramadan, les caricatures du prophète, la *chari'a*, les crimes d'honneur, le port du foulard, l'alimentation *halal*, les accommodements raisonnables et le projet de « Charte des valeurs québécoises ». Elle apporte aussi des précisions sémantiques sur des concepts islamiques et la diversité des écoles de pensée musulmanes. Elle aborde la question du rôle et de la formation des imams, questionne le mythe de l'infiltration musulmane dans des organisations de la société civile, précise le contexte d'origine, le sens et la portée de certains versets du Coran et décrit la lutte féministe islamique, à laquelle elle consacre son dernier chapitre.

La valorisation de la spiritualité musulmane, du droit des femmes, de la justice et de la paix sociales constituent le socle de son analyse, comme de sa vie. Si l'auteure s'en prend nommément à certaines personnes dont le discours idéologique tend à travestir la réalité, c'est au nom de ces valeurs fondamentales.

Son argumentaire, solide et nuancé, oblige à réfléchir à la réalité complexe de l'immigration, de l'islam et des femmes

musulmanes en particulier. Lorsqu'elle applique à d'autres groupes sociaux ou religieux ce qu'on attribue aux personnes de religion musulmane, Asmaa Ibnouzahir permet au lecteur de prendre une distance critique par rapport à ses référents culturels, ce qui aide à une meilleure compréhension mutuelle. Si l'auteure déconstruit les peurs et les préjugés alimentés par les médias, elle s'attarde moins cependant à soupeser la pression psychologique exercée sur l'opinion publique par le terrorisme islamiste international, qu'elle condamne vigoureusement par ailleurs.

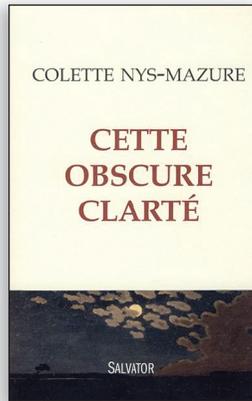
Écrit par une femme de tête et de cœur, ce livre demeure un incontournable dans le contexte sociopolitique actuel pour qui veut éviter les condamnations collectives, contribuer à l'approfondissement de nos débats de société et améliorer la qualité du vivre-ensemble.

Christine Cadrin-Pelletier

Cette obscure clarté

COLETTE NYS-MAZURE
Paris, Salvator, 2015, 188 p.

Vieillir est une chance. Bien vieillir n'est pas si simple. Chacun invente sa vieillesse comme il peut. Peut-être existe-t-il un art de vivre, voire de bien vivre, mais le bon usage de la vieillesse est difficile. On comprend le cri de rage de Jacques Brel : « Mourir cela n'est rien, mourir la belle affaire, mais vieillir, ô vieillir ».



C'est à ce défi que s'attaque Colette Nys-Mazure dans *Cette obscure clarté* – la formule est de Pierre Corneille, en forme d'oxymore, évoquant la poésie et la mystique par le jeu des mots poussés à la limite du sens. L'auteure de 76 ans est écrivaine, poète et essayiste. Épouse, mère, grand-mère, croyante, mystique même. On apprend qu'elle a écrit ce livre en accompagnant une amie à la mort et en étant elle-même en convalescence.

Ce livre porte sur le quatrième âge. Le troisième âge, nous le savons maintenant, c'est le temps de la retraite, des loisirs, de la grand-parentalité et, pour certains et certaines, le temps de l'âge d'or et de la danse en ligne... Les anciens fixaient à 60 ans la vieillesse : *senes* en latin, qui nous a laissé « sénilité », entre autres.

Le quatrième âge, c'est l'âge d'après, celui de l'expérience des grandes limitations. Colette Nys-Mazure l'approche avec délicatesse, par des chapitres courts qui commencent par un poème – évocations, rappels d'odeurs et d'expériences, va-et-vient entre le passé et le présent, entre l'acquiescement et le refus. Les lumières et les ombres du quatrième âge se fauillent entre des titres suggestifs : « De la joie

simple », « Au milieu des ombres », « Avec mes petits moyens », « À pas comptés », « D'une croissance spirituelle », « D'une vie inachevée », « En vue de l'autre rive »...

Pour donner le goût, je cite un passage lumineux : « Dénrée rare que le silence. [...] Territoire à apprivoiser de l'enfance à la fin de vie pour découvrir un espace intérieur, sans crainte du vide. Silence, matériau de création et plongeon dans l'inconnu où rencontrer Dieu. Je tente chaque matin de renouveler le vœu de bonté : une attention à l'autre, un accueil a priori, une bienveillance qui supposent une présence à soi, à l'Autre au cœur de soi. Un désir de lumière et de chaleur contagieux » (p. 179).

Vraiment un livre à savourer. J'aime cette idée du vœu de bonté à renouveler chaque jour. Joli programme pour le quatrième âge.

André Beauchamp

Sans foi ni loi *Amour, amitié, séduction*

MONIQUE CANTO-SPERBER
Paris, Plon, 2015, 228 p.

Quiconque aura étudié la philosophie, en particulier la philosophie morale et la philosophie ancienne, sera un familier des œuvres de la philosophe Monique Canto-Sperber. Elle a dirigé des collectifs qui sont devenus des incontournables pour qui s'intéresse à Platon, en particulier, et à l'éthique.

En ces temps où plusieurs des repères anthropologiques et moraux qui ont pré-



le port
de tête librairie

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal, Québec
514.678.9566
www.leportdetete.com

sidé à la société sont en mutation, il n'est point étonnant qu'une philosophe s'adonne à une exploration des liens humains, en particulier l'amour, l'amitié et la séduction. Comme c'est souvent le cas des explorations philosophiques, il ne s'agit pas tant pour elle de trouver des réponses que d'approcher le lien humain dans toute sa complexité et à partir de plusieurs perspectives. Les textes bien ciselés de la philosophe, qui emprunte souvent à la littérature pour mieux illustrer son propos, amènent le lecteur à entrer dans les enchevêtrements de sens, à se confronter aux paradoxes qui émergent dès qu'on se met à penser aux liens humains jusqu'à en éprouver la confusion et le doute. Le premier chapitre, qui traite de l'adultère ou de la trahison en amour, est particulièrement intéressant à cet égard. L'auteure réussit à placer le lecteur devant les conflits de valeurs vécus par les amants. Elle ne fait certes pas l'apologie de l'adultère, mais elle invite à ne pas juger trop rapidement. N'oublions pas que parmi ceux et celles qui se vantent de n'avoir jamais trompé leur conjoint, il y en a qui n'ont jamais eu l'occasion de le faire. Une part non négligeable de nos décisions les plus « morales » dépend de ce que les Anciens appelaient la « faveur des dieux » (p. 55). Un appel judicieux à la sagesse grecque qui remet efficacement le pendule critique à l'heure.

Les deuxième et troisième chapitres se lisent comme un tout. Ils portent une attention particulière aux mots qui nomment le lien affectif humain : amour/*eros*, amitié/*philia*, charité/*agapè*. Ces trois



noms désignent un continuum de sentiments d'amour dans lequel il serait difficile d'identifier des réalités psychologiques parfaitement distinctes. Les trois se rapportent à la présence d'une émotion d'une qualité particulière chez qui l'éprouve – l'aimant –, ainsi qu'au souhait de faire le bien d'un autre être – l'aimé –, qui peut être soit une personne identifiée, soit l'être humain entendu de façon générique. Un exercice particulièrement lumineux pour les lecteurs qui auraient le goût de clarifier le langage du lien humain.

S'appuyant sur cet exercice de clarification langagière, le quatrième chapitre présente différentes conceptions philosophiques de l'amour. On y retrouvera un bref panorama philosophique, outil précieux pour qui cherche un point de départ à l'étude du concept d'amour.

Le dernier chapitre s'intéresse plus particulièrement au sexe et à la séduction, fouillant cette fois-ci dans le riche terreau de la littérature. Depuis l'Antiquité, la relation à un autre être humain qui attire ou éveille un désir est considérée aussi comme une formation de soi-même. Platon estimait que l'éveil au contact de l'être

aimé ne pouvait s'achever que dans la contemplation de la réalité absolue de la beauté et du bien. C'est une suggestion qui peut nous aider aujourd'hui, même dans le plus concret des rapports entre les hommes et les femmes. Le lien que nous avons à l'autre sexe ne nous permet pas seulement de posséder l'autre ; il peut nous conduire au meilleur de nous-mêmes et à la jouissance de cette forme de bien qu'est un lien humain. C'est pourquoi la séduction entre les sexes est à préserver, car elle nous aide, au cœur de notre culture moderne, à garder un lien réel entre les sexes.

Ce qui pourrait évoquer une certaine nostalgie est en fait une mise en garde philosophique qui nous ramène à la sagesse grecque, qu'on peut certainement qualifier de grande école humaniste. On sent la philosophe préoccupée par les grands bouleversements socio-anthropologiques qui marquent notre temps. Sans vouloir contrer la désuétude de paradigmes, inévitable avec la marche du temps, l'exercice consistant à mettre en exergue ce qui conserve une certaine valeur, à évaluer ce qui vaut toujours parce que toujours source d'humanisation, est non seulement souhaitable, mais particulièrement salvateur. Après tout, Platon ne convie-t-il pas les philosophes à retourner dans les multiples cavernes où hommes et femmes s'enferment incessamment et à susciter en eux le désir du bien, du vrai et du beau ? À cet égard, Monique Canto-Sperber fait œuvre utile.

Chantal Beauvais

spiritualitésanté

LA RÉFÉRENCE

sur les questions qui évoluent à l'intersection des champs de la spiritualité et de la santé

www.cssante.ca | 418 682-7939

Prix : 22 \$/un an (3 numéros) Prix : 39 \$/deux ans (6 numéros)

